

**Liaison**

**Liaison**  
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

## La lecture Du théâtre de l'essentiel

Claire Faubert

---

Number 44, Fall–September 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42809ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Faubert, C. (1987). La lecture : du théâtre de l'essentiel. *Liaison*, (44), 15–16.

---

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La lecture

## Du théâtre de l'essentiel

par Claire Faubert

**I**l y eut jadis du *théâtre dans un fauteuil* que l'on qualifiait ainsi parce que certaines pièces étaient jugées *injouables*. Plus tard, on les a jouées et c'en fut fait des pièces dites *impossibles*.

Aujourd'hui, pour différentes raisons, on s'adonne de plus en plus à des lectures-spectacles : pour éprouver un texte nouveau — **Jézabel** —, une adaptation scénique — **Pylône** —, une traduction — **It was before the war, at l'Anse à Gilles** —, une transposition de la radio à la scène — **La douce folie de Margot, la douce** — ou encore pour faire revivre un succès du passé et en vérifier la santé — **Les Fridolinades** —, il y a du *théâtre devant un lutrin*.

Échappant à la contrainte des trois unités, l'auteur de *théâtre dans un fauteuil* avait toute liberté d'invention. **Lorenzaccio**, d'Alfred de Musset en est le parfait exemple : cinq actes, trente-huit scènes, quarante-quatre personnages et seize décors différents. Le lecteur d'une telle pièce n'avait qu'à laisser aller son imagination pour se créer de toutes pièces des images mentales, toutes plus fabuleuses les unes que les autres, dépassant même les bornes du possible ou du vraisemblable au théâtre, pour la peupler de décors, de costumes, pour voir défiler dans sa tête les foules ou une ville entière, fabriquant lui-même le rythme du déroulement de l'action. Ainsi pouvait-il voyager à sa guise... comme lorsqu'on est plongé dans un bon roman. Il en va de même pour le spectateur d'une lecture-spectacle : il est appelé à *fabuler* au gré de sa fantaisie, car la formule même l'y invite.



*Dans Jézabel, de Denise Boucher, ... les comédiens évoluaient sur scène dans un mouvement, dans un va-et-vient plus anecdotique que signifiant.... De g. à d., Monique Mercure, Patricia Nolin et Annette Garant*

(Photo.: courtoisie du Centre National des Arts)

Et les comédiens eux? Prisonniers d'un texte non appris par cœur, donc confinés la plupart du temps derrière un lutrin, et conséquemment, réduits à une parcimonie de mouvements, les comédiens d'une lecture-spectacle n'ont que leur voix et leur visage pour donner à leur personnage toute son épaisseur. Ils se doivent d'en inventer, sans grand effet de porte qui claque ou autre, tout le parcours émotif, et livrer, faces nues, une *performance* davantage nourrie de la seule fécondité de leur imaginaire que de l'abondance des gestes permis ou des poses d'états d'âme autorisées. Quelle

contrainte et en même temps, quel merveilleux avantage! Enfin, le texte est souverain!

Qu'en est-il pour celui ou celle qui dirige une lecture-spectacle? S'agit-il véritablement de mise en scène? Ne disposant que d'un minimum d'éléments scéniques : esquisse d'un décor souvent encombré de lutrins, éléments de costumes, éclairage, et musique, le *metteur en lecture* se doit de trouver d'autres conventions, un nouveau code scénique. L'éclairage et la musique, souvent considérés comme quantités plus ou



**Brigitte Haentjens, directrice du Théâtre du Nouvel Ontario, a signé la mise en lecture de Pylône, un texte qu'elle a aussi cosigné avec Jean-Marc Dalpé** (Photo.: Rosinne Kaley)

moins négligeables, deviennent alors les atouts majeurs de sa *mise en lecture*. Mais alors, y a-t-il mise en scène? Si on considère le terme dans son sens le plus moderne et le plus large, c'est-à-dire comme l'art d'inscrire dans le *temps* et l'*espace* une action dont on choisit de présenter sa vision, alors oui, il y a bien mise en scène. Et c'est là le hic...

Car la question essentielle qui se pose à celle ou celui qui dirige la lecture-spectacle est la suivante : jusqu'où peut-on aller dans l'élaboration du spectacle, ou encore, quel est le dosage juste dans l'appropriation des moyens scéniques que la formule lecture-spectacle permet? S'il n'y manque que le texte su, on dépasse les limites du genre en même temps qu'on trafique son essence même. Si on n'offre qu'une lecture statique, sans recours aucun à des effets techniques, on annule la part *spectacle* du terme et on réduit à un *exercice* ce qui aurait pu devenir *événement*.

Parmi les nombreuses lectures-spectacles qu'il m'a été donné de voir ou auxquelles j'ai participé, certaines tombaient dans ces deux excès. L'immobilité du *Jardin des ombres* au Salon du Centre National des Arts en 1980 avait plus l'allure d'un radio-théâtre que d'une lecture-spectacle. C'est vrai qu'à l'époque, on parlait de lecture publique. Depuis, le terme a évolué et c'est ce glissement qui en fait son ambiguïté. Par contre, *Jézabel* de Denise Boucher péchait par son contraire : les comédiens, texte en main, évoluaient sur scène, dans un va-et-

vient plus anecdotique que signifiant, alors que *Pylône* s'encombrait peut-être inutilement d'accessoires, de mouvements, de changements de costumes... *Buried Child* de Sam Shepherd renvoyait le spectateur dans une salle de cinéma où les comédiens, dégustant le traditionnel *pop-corn*, toujours devant lutrins, jouaient un texte qui parlait de champ de maïs. La métaphore était belle et l'impact intéressant. Enfin, *Le feluette* de Michel-Marc Bouchard, était une magistrale réussite du genre, où dans une présentation quasi-statique, le spectateur était convié à un drame puissant. Il n'y avait que l'essentiel, c'est à dire les éléments indispensables à la compréhension du texte, et l'interprétation isolée, privilégiée, atteignait une forte intensité par les seuls regards échangés, un seul geste de la main, une simple baissée de lumière. Sans que les comédiens se soient grimés, n'aient déambulé sur scène, n'en soient jamais sortis, les spectateurs dans leur fauteuil étaient tenus en haleine par la seule présence de personnages et... en oubliant les lutrins...

S'il vit la mise en lecture comme une frustration, le directeur sera tenté de transgresser les règles plus ou moins établies du nouveau genre pour se permettre de faire davantage office de *metteur en scène*, croyant ainsi contribuer de façon plus exhaustive au plaisir du spectateur. On assistera alors à une abondance de signes scéniques pour suppléer à l'absence de décors réels, d'actions réelles... Le spectateur, lui, n'en veut pas tant : il a compris la convention de l'art de suggérer et apprécie sa nouvelle liberté comme un témoignage de confiance.

Le *metteur en lecture* et les comédiens vivent peut-être encore mal l'*entre-deux-chaises* inconfortable que la formule sous-tend encore... mais il leur faut en accepter les limites pour mieux explorer ses innombrables avenues.

Quant aux spectateurs, si on veut qu'ils se fassent plus nombreux, on doit leur donner l'envie de découvrir non pas du théâtre pauvre, réduit, squelettique, mais du théâtre de l'*essentiel*. □

---

**Claire Faubert a joué récemment dans la lecture publique de *La douce folie de Margot, la douce*, à l'Atelier du Centre National des Arts, à Ottawa, en juin. En plus d'être comédienne, elle est professeur au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa.**

---



**Michel-Marc Bouchard, dramaturge, auteur de *Le feluette*** (Photo.: Robert Laliberté)

---

**Jézabel**, de Denise Boucher, mis en lecture par Michèle Rossignol et présenté à l'Atelier du Centre National des Arts (CNA), à Ottawa, les 17 et 18 janvier 1987.

**Pylône**, de Brigitte Haentjens et Jean-Marc Dalpé d'après l'œuvre de William Faulkner, mis en lecture à l'Atelier du CNA les 28 et 29 mai 1987.

**It Was Before the War at L'anse-à-Gilles**, de Marie Laberge, traduit par Allen Brown, mis en lecture par Mary Walsh et présenté à l'Atelier du CNA les 1 et 3 mars 1986.

**La douce folie de Margot, la douce**, écrit et mis en lecture par Hedwige Herbiot, présenté à l'Atelier du CNA les 4 et 5 juin 1986.

**Les fridolinades**, de Gratien Gélinas, mis en lecture par Denise Filiatrault et présenté à l'Atelier du CNA le 3 mars 1986.

**Zones d'ombres**, de Michael Christopher, adapté et mis en lecture par René Gingras, présenté au Salon du CNA et au Théâtre de l'île les 22 et 23 novembre 1979.

**Le feluette**, écrit et mis en lecture par Michel-Marc Bouchard, présenté à l'Atelier du CNA les 23, 24 et 25 mai 1985.

**Buried Child**, de Sam Shepherd, traduit et mis en lecture par Roch Lafortune, présenté à la Salle René-Provost à Hull durant les mois de février et de mars 1985.